

Lumières du monde

Jean Mohsen Fahmy

Number 141, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fahmy, J. M. (2008). Lumières du monde. *Liaison*, (141), 11–12.

JEAN FAHMY

J'AI VOYAGÉ pour la première fois à huit ans, et cela s'est passé dans mon lit.

Oh! Que l'on ne s'y méprenne pas. Mes parents m'avaient amené souvent, dans ma tendre enfance, en vacances pendant l'été sur les plages de la Méditerranée. J'avais donc de vagues réminiscences de bagages préparés, d'autos ou de trains qui m'amenaient loin de ma chambre, de ma maison.

Mais, à huit ans, j'ai fait, dans mon lit, mon premier vrai voyage. Que je vous explique: j'ai grandi au Caire, en Égypte. Le Caire est une mégapole d'asphalte, de brique et de pierre. L'Égypte, mon pays d'origine, est un pays désertique, où le soleil flambe tout le temps et où l'eau est précieuse.

J'ai donc passé mon enfance à arpenter des rues brûlantes, à chercher le moindre coin d'ombre sous le feuillage des quelques arbres qui bordaient de trop rares avenues. Et mes promenades m'amenaient quelquefois sur les bords du Nil, vaste et majestueux, mais dont l'eau boueuse n'invitait guère à y plonger.

Or, à huit ans, maman m'a offert, à l'occasion de Noël, quelques romans de la comtesse de Ségur. Je me retrouvai donc un soir, dans mon lit, en train de lire *Gaspard et Lucas*.

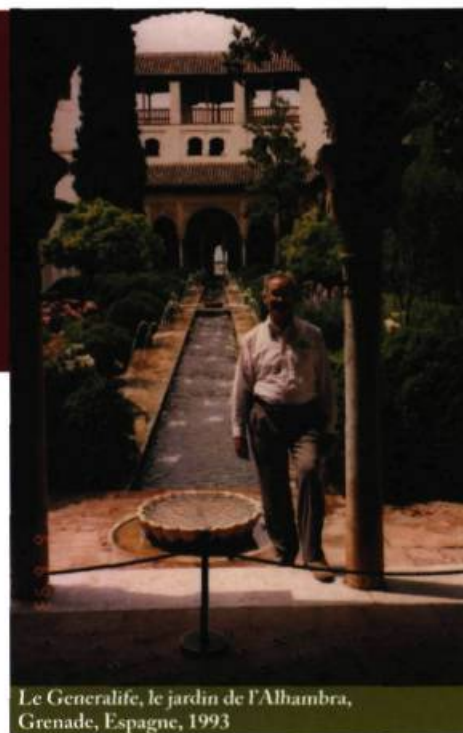
Soudain, quelque chose d'inattendu, de puissant, de bouleversant, s'est pro-

duit: Gaspard (ou peut-être Lucas), un petit paysan, poursuivait son ami dans un bois. Et la bonne comtesse d'expliquer qu'ils jouaient sous le feuillage frais et protecteur de centaines d'arbres rassemblés dans un même endroit, et que, quand ils se fatiguèrent, ils plongèrent dans un petit ruisseau à l'eau cristalline qui chantait non loin de là.

Je ne croyais presque pas la comtesse tellement j'étais ahuri: il y avait donc quelque part, dans un lieu mystérieux que je devinais vaguement être un endroit appelé la France, des arbres tutélaires, de l'ombre à profusion, de l'eau claire qui coule doucement et qui vous invite à vous y plonger!

Chaque fois que je raconte cette histoire, je revis la même émotion. Chaque fois que je me promène dans un sous-bois canadien, je me rappelle mes huit ans. Ce livre, ou plutôt ces quelques paragraphes qui me révélaient un monde autre, tellement étranger à mon expérience quotidienne, m'avaient véritablement fait sortir de moi. Ils m'avaient révélé une différence radicale, quelque chose de stupéfiant et en même temps de vivifiant, de grisant presque. Ce livre m'avait fait voyager dans mon lit.

J'ai eu, plus tard dans ma vie, l'occasion de beaucoup voyager. J'ai découvert d'autres paysages que ceux du Moyen-



Le Generalife, le jardin de l'Alhambra, Grenade, Espagne, 1993

Orient ou de la France. J'ai eu le bonheur d'aller dans de nombreux pays d'Europe, d'Asie, du Moyen-Orient. J'ai arpenté souvent le Canada. J'ai fait des marches dans le désert, dans la neige, en montagne, dans des forêts. J'ai avalé des dizaines de kilomètres de rues dans toutes sortes de villes.

Partout où je vais, ce qui me frappe en premier lieu, c'est la lumière. Le type de lumière. La lumière me pénètre, m'imbibe, m'envivre, comme d'autres sont sensibles au parfum ou à l'alcool.

Je pénètre littéralement dans la lumière de chaque nouvel endroit où je vais. Je l'absorbe par mes pores. Je n'essaie pas de l'analyser, mais je m'en imprègne lentement — et je sais qu'elle féconde ma sensibilité, qu'elle s'imprime dans mon imagination.

De nombreuses scènes de mes romans se passent au Moyen-Orient, autour de la Méditerranée ou en Europe. Quand je les rédige, je ferme les yeux et sous mes paupières s'allume soudain et flamboie la lumière de ce coin de monde, ses tons particuliers, ses teintes et ses chatoiements.

Cela ne veut pas dire que le langage est un outil facile pour capter ces teintes. Je me souviens ainsi du long labeur qu'il m'a fallu, un jour, pour décrire le ruissellement lumineux du soleil dans





Hongcun, province de Wanxi, Chine, 2007



Le temple principal d'Angkor Vat, Siem Reap, Cambodge, 2001

un bois québécois, un jour d'automne. Dans mon souvenir, je voyais parfaitement la qualité toute particulière de cette lumière filtrée à travers les feuilles écarlates; mais comment dire cela en mots qui puissent éveiller chez d'autres la même émotion que j'avais vécue au cours de cette promenade?

Quand j'ai fini d'absorber la lumière d'un lieu, je traque — toujours inconsciemment — ceux qui l'habitent.

Le voyage le plus extraordinaire que l'on puisse faire se passe sur le visage d'un inconnu que l'on croise. Je me souviens ainsi de deux expériences particulières. La première s'est déroulée dans un petit village de Provence où j'ai croisé, dans un café, un vieux retraité serein qui fumait tranquillement une pipe. L'autre, ce fut quand, arrêté au bord d'une rizière au Vietnam, j'ai vu brièvement se redresser devant moi une paysanne encore jeune, mais dont l'épuisement avait rendu le visage atone.

Dans les deux cas, je ne sais trop pourquoi, j'ai suivi, j'ai ressuscité sur les traits de ces deux visages toute une vie. Les méandres de leurs rides, la lumière, claire ou éteinte, de leurs yeux, m'ont fait voyager sur les routes de deux destins, l'un heureux, fait de lumière, de paysages doux, de soleil, de vignes et de vin, et l'autre dur, fait d'un travail éreintant, de pieds trempés dans l'eau, d'échine courbée sous le poids du malheur et du destin.

À partir de quelques traits, d'un regard, d'un sourire, s'est déployé sous mes yeux éblouis tout un paysage psychologique ponctué de joies et de peines, d'épreuves que j'inventais et de grands bonheurs qui me faisaient frissonner.

J'ai admiré aussi dans mes voyages l'œuvre grandiose des créateurs de monuments. Je suis sensible aux monuments. L'Alhambra ou Versailles, Angkor Vat ou la Cité interdite, Abou Simbel ou la cathédrale de Chartres mêmeuvent, m'exaltent et m'inspirent. Je me dédouble alors et me retrouve à l'époque où ces créateurs ont ciselé dans la nature une œuvre qui modifie le paysage ou qui pointe vers le ciel une sculpture dansante et aérienne. Je participe à leur exaltation croissante et je frissonne avec eux devant leur extraordinaire talent de faire, à partir d'un tas de pierre, un hymne à la beauté.

Le voyage est, pour moi, encore et encore, l'occasion sans cesse renouvelée de m'émerveiller devant la grandeur de l'être humain et la beauté de la création. ||

Jean Fahmy est l'auteur de plusieurs romans et essais. Il est Président de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français.